

LUDIVINE AUCHÈRE

# La Relectrice

L'ÉCRITURE, C'EST  
90% DE PLAISIR ET  
10% DE TRAVAIL.  
OU LE CONTRAIRE.

LISEZ D'ABORD.  
ÉCRIVEZ ENSUITE.



*La*  
*Relectrice*

LUDIVINE AUCHÈRE



## PROLOGUE

Un sentiment d'exaltation m'envahit. Cette fois, le doute n'est plus permis. C'est la bonne! À moi le succès, à moi la gloire!



# CHAPITRE 1 :

## LES PORTES QUI CLAQUENT, C'EST MA MARQUE DE FABRIQUE

***Conseil n° 1 :** C'est bien beau de vouloir écrire, mais il y a peu de chances que vous pondiez un chef-d'œuvre si vous n'avez jamais ouvert un bouquin. Alors, avant toute chose, vous allez me faire le plaisir de lire, et pas qu'un peu.*

Dix mois plus tôt...

Nous étions au début du mois de mars. L'air était particulièrement doux pour la saison, ce qui ne m'empêchait pas de grelotter sous la fine couche de mon gilet en coton. Le soleil aperçu par la fenêtre de mon studio m'avait pourtant semblé prometteur. J'aurais dû me méfier. Les seuls rayons auxquels on pouvait se fier étaient ceux des cabines de bronzage. Avec eux, pas de publicité mensongère : on gagnait un cancer pour le prix d'un teint hâlé. Mais le soleil et son aura de félicité... Il nous trompait à coups de luminosité et de vitamine D.

J'arrivai frigorifiée et en retard au travail. J'aurais pu m'éviter ces deux états en courant le kilomètre qui séparait mon appartement des locaux de l'agence de recrutement, mais j'avais une sainte horreur du sport et je tenais à respecter l'adage selon lequel « plus on est près, plus on est en retard ».

Oui, cette formule m'appartient. Vous remarquerez d'ailleurs qu'à un détail orthographique près, nous avons là un magnifique oxymore.

Mon directeur m'accueillit avec la même mauvaise humeur qu'à l'accoutumée, ce qui me mit immédiatement dans le bain.

— Mademoiselle Perrin, vous êtes en retard. Nous entrons en réunion et vous ne m'avez pas encore transmis votre compte rendu hebdomadaire.

Atteint de réunionite aiguë, mon patron avait pris la décision de nous rassembler deux fois par semaine pour de longues séances de torture. Ainsi, nous entamions la semaine sous ses directives et recommandations, et l'achevions sous ses récriminations. Le « nous », c'était Martine, une grande perche dépressive et accessoirement DRH; Manu, mon binôme rasant et mal rasé; Lou, une sympathique étudiante en alternance à la chevelure parfaite et à l'acné plein les joues; et moi, Joanna, 32 ans, 1 m 64, cheveux bruns et lisses jusqu'aux épaules, yeux gris, fossette en cas de sourire, grande gueule, condescendante à souhait, écrivaine amatrice rêvant de gloire et qui se demandait bien pourquoi elle continuait de faire jour après jour ce boulot qu'elle détestait tant.

Cette question était purement rhétorique car, en réalité, je n'avais pas le choix. Il fallait bien que je paye mon loyer. Je n'avais pourtant pas toujours subi cet emploi. Il y avait même une époque où j'étais animée par la conviction d'œuvrer pour le bien de la société.

« Tout de suite les grands mots », me diriez-vous et vous n'auriez pas tort. Après tout, ce n'était pas comme si j'œuvrais pour une association ou une ONG. Je ne participais pas à enrayer la pauvreté, pas plus qu'à nourrir des bouches affamées.

Il n'empêche que, lorsque j'étais arrivée à ce poste – il y avait huit ans de cela –, j'avais le sentiment de faire quelque chose de bien et cette valeur ajoutée à mon travail me donnait de l'énergie à revendre. J'avais bien déchanté depuis. Si, à l'époque, j'étais persuadée d'aider les gens à trouver le job qui leur permettait de

s'accomplir professionnellement et les sociétés à dénicher la perle rare, j'étais aujourd'hui convaincue que l'essentiel de mon boulot consistait à faire du pognon.

« Nous avons à cœur de révéler votre potentiel », pouvait-on lire en lettres capitales sur la vitrine de l'agence de recrutement dans laquelle je bossais.

Ah, la bonne blague !

Et nos concurrents ne valaient pas mieux. Partout étaient étalés des termes comme « compétence », « talent », « expertise » ; la boîte en question se targuant d'être l'agent de liaison entre vous et l'entreprise qui vous proposerait le job de vos rêves. Jamais vous n'auriez vu des termes tels que « profit », « rentabilité », « exploitation », qui étaient pourtant les maîtres mots dans ce domaine. Les années m'avaient appris que seul l'argent comptait, encore et toujours.

— Mademoiselle Perrin ? !

— Hum ?

— Réunion. Maintenant !

Mon patron n'était pas un homme avare de paroles. S'il prenait le soin d'une telle économie, c'était qu'il était sur le point d'exploser.

Qu'ai-je encore bien pu faire pour le mettre dans cet état ? m'interrogeai-je devant la machine, pendant que le café coulait.

— Où a-t-on rangé les cuillères ? me demandai-je à haute voix en ouvrant les tiroirs de la kitchenette.

Je devinai à son teint vermeil que ce n'était pas une question à poser.

— Maintenant ! m'ordonna l'homme qui, décidément, n'avait aucune patience.

— Ah, je te tiens, toi ! m'exclamai-je à l'attention du petit ustensile de cuisine que je venais de dégoter.

Sous le regard courroucé de mon boss, je le noyai dans ma tasse dans un geste aussi puéril qu'inutile, puisque je buvais mon café sans sucre ni lait. Le café, je l'aimais noir, comme mon âme. L'amertume était ma saveur préférée. C'était aussi un style de vie. Mais j'aimais tourner dans la tasse. Il y avait quelque chose dans ce mouvement répétitif qui me détendait. Mon esprit s'évadait. Et si le son de la cuillère sur la porcelaine indisposait les oreilles de mon patron, c'était du bonus.

— Excusez-moi, monsieur Montignon, murmurai-je d'un ton faussement contrit en le suivant dare-dare jusqu'à la salle de réunion.

En temps normal, je l'appelais par son prénom, à savoir Jean-Pierre, mais vu que j'avais eu droit à du « mademoiselle Perrin »... Nous étions une trop petite structure pour prétendre aux pompeuses formalités qui viennent avec l'utilisation des noms de famille. Je soupçonnais toutefois mon directeur de le regretter amèrement et de n'accepter ces familiarités que parce que cela créait un climat de sympathie et de confiance auprès des candidats et des clients. « Entreprise familiale » était devenu le slogan de toute petite société, quand bien même aucun lien de sang n'unissait ses employés. En pratique, cela signifiait simplement qu'il fallait être polyvalent et abattre le boulot de trois personnes en étant à peine mieux rémunéré qu'un smicard.

— Bon, maintenant que mademoiselle Perrin a daigné nous honorer de sa présence, nous allons pouvoir commencer. Patricia, je suis navré que vous ayez eu à patienter, ajouta-t-il à l'attention du micro de conférence placé au centre de la table, tout en me lançant un regard chargé de reproches.

Il aimait particulièrement me vouer aux gémonies. Je tâchais de ne pas en faire une affaire personnelle, conformément aux accords toltèques, le seul et unique bouquin de développement personnel que j'avais lu.

— Il n’y a pas de problème, monsieur Montignon. Ne vous inquiétez pas, j’ai tout mon temps. Bonjour à tous. J’espère que vous allez bien. Je suis ravie de travailler avec vous aujourd’hui encore.

Patricia, c’était la responsable administrative de l’agence de Paris. La pauvre avait reçu la lourde mission de nous former au nouveau logiciel de gestion. Je dis « la pauvre », car nous avions déjà participé à trois séances et que chacune d’elles s’était terminée en engueulade. Rien ne lui avait été épargné. Ni les cris, ni les menaces, ni même les pleurs. Aussi étrange que cela puisse paraître, je n’étais à l’origine du soulèvement que de l’une de ces sessions désastreuses, à savoir la première. J’avais ouvert la voie de la discorde ; les autres s’y étaient engouffrés à pieds joints. À ce stade, on aurait pu croire que cette chère Patricia serait rodée, mais ses bredouilllements polis témoignaient du contraire. Elle était paniquée.

Méfie-toi, songeai-je, les charognards sentent la peur. Ça les excite. J’aurais bien vu mon boss en hyène, tiens. Trapu, l’œil vitreux, du poil dans les oreilles et les crocs toujours en avant. Bête, moche et méchant. Ce qui ferait de nous ses Minions.

Je ris intérieurement. J’étais mon meilleur public.

— Donc, aujourd’hui, ce que je vous propose, c’est de voir ensemble un cas pratique. Je vais vous guider pas à pas à travers les différentes étapes, de la création du dossier d’un nouvel intérimaire à l’impression de sa fiche de salaire. Ça vous va ?

Je sentais qu’elle se forçait à mettre de l’enthousiasme dans sa voix. Il y avait franchement de quoi avoir pitié. Je ne voyais pas l’intérêt de se donner autant de mal. Moi, à sa place, j’aurais gueulé un bon coup sur l’équipe en leur disant que j’avais mieux à faire que de subir leurs scènes de ménage et que « je n’étais pas venue ici pour souffrir, OK<sup>1</sup> ? » Je me marrai, un peu moins intérieurement cette fois-ci.

---

<sup>1</sup> En 2017, dans l’émission C’est mon choix, Meryem Benoua – aujourd’hui humoriste – est invitée à faire face à sa phobie des cafards. Elle prononce une phrase désormais devenue culte : « Je ne suis pas venue ici pour souffrir, OK ? »

Mon meilleur public, je vous dis.

Mon directeur me jeta un énième regard noir.

Les deux premières heures de formation furent d'un mortel ennui. Je donnai tout de même de ma personne pour offrir le minimum syndical. Je participai aux exercices sans me précipiter, répondis dès qu'on m'adressa la parole et parvins même à rester polie lorsque Manu me demanda où se trouvait le stylo que je lui avais emprunté. Pourtant, la réplique était tentante ! Mais, pour être honnête, je passai le plus clair de mon temps à rêvasser.

L'ambiance commença à chauffer juste après une courte pause quand, pour illustrer son cas, Patricia nous invita à sortir les chiffres de la semaine.

Je vous l'ai dit, mon chef était un grand adepte des réunions, mais cette formation avait éclipsé celle réservée au bilan hebdomadaire, reportée en fin de journée donc.

Je n'avais évidemment pas encore remis mon compte rendu, contrairement à Manu qui, en bon petit fayot, proposa d'entrer ses données dans le système. Pas de bol pour lui, cela permit à tout le monde de remarquer qu'il avait manqué un contrat important. Montignon s'emporta, Manu s'inventa mille excuses, Martine se cacha derrière ses lunettes à triple foyer, Lou s'empourpra et Patricia tenta très maladroitement de changer de sujet.

Laisse tomber, bichette, t'en mêle pas, pensai-je, pour une fois bien décidée à ne pas rentrer dans le conflit.

— Je ne me berce pas d'illusions. J'imagine que vos chiffres ne valent guère mieux. Auriez-vous le plaisir de me contredire ?

Tiens, l'hyène m'adressait la parole.

— En effet.

— Eh bien, en voilà une bonne nouvelle !

— Pardon, je voulais dire : en effet, ils ne valent pas mieux.

Je serrai les dents. Montignon ne laisserait pas passer l'affront. Peu importe que ma réponse n'ait pas été réfléchie, que mon choix de mots hasardeux ait été involontaire, il considérerait cela comme du sarcasme et me passerait un savon. Je m'efforçais de préserver une expression sincèrement navrée lorsque je vis, du coin de l'œil, un rictus naître à la commissure des lèvres de Manu, qui devinait que Montignon allait illico changer de proie.

Ces derniers mois, je m'étais retrouvée presque aussi souvent dans le bureau du directeur qu'au lycée, ce qui n'était pas peu dire ! Montignon semblait croire – et je ne me permettais pas de le contredire – que j'avais un problème avec son autorité, que je ne le respectais pas et que je pensais que je valais mieux que lui. J'avais même eu droit à un blâme pour insubordination. À ma décharge, il était extrêmement susceptible et ne supportait pas la moindre critique constructive. Il m'avait traitée d'impertinente arrogante et d'effrontée prétentieuse, ce à quoi j'avais rétorqué qu'il s'agissait là de synonymes et que c'était dommage, car le champ lexical des qualificatifs me concernant pouvait être bien plus étendu. J'avais vu les babines de l'hyène frémir. Ce jour-là, mon boss m'avait officiellement remis mon premier avertissement. Ce soir-là, j'avais pleuré. De frustration. De rage. D'être moi. D'être là. Pas à ma place.

— Je vous préviens, c'est la dernière fois que vous me parlez de la sorte ! Je ne supporte plus votre insolence ! Monsieur Carreneau s'est trompé sur vous sur toute la ligne. Vous le berniez peut-être facilement, lui, mais moi, je vois clair dans votre jeu et je ne me laisserai pas manipuler. J'en ai dompté de plus coriaces que vous !

Était-ce dû à l'air satisfait de Manu, à l'allusion à mon ancien patron bien-aimé, aux propos malveillants de Montignon ou aux postillons qu'il m'envoya à la figure en vociférant ? Quoi qu'il en soit, je perdis toute maîtrise de moi. La colère me fit pousser des ailes et je m'emportai comme jamais auparavant.

— Espèce de sale petit arriviste phallocrate! Je vous interdis de parler de Michel. Vous ne lui arrivez pas à la cheville! m'écriai-je, tâchant d'endiguer le tremblement de ma voix. Il connaissait son métier, lui, et respectait ses employés. Que savez-vous faire, vous, à part aboyer des ordres du haut de votre trône, critiquer et engueuler tout le monde? Ah, vous êtes fort pour vous attribuer nos mérites mais, quand ça ne va pas, elle est où, votre responsabilité? Un bon *manager* fédère son équipe plutôt que de l'envoyer au casse-pipe sous la menace.

— Mademoiselle Perrin...

— Je n'ai pas fini! hurlai-je telle une forcenée, malgré le ton menaçant de sa voix. Depuis le premier jour, vous vous pavanez à coups de « c'est moi le chef » et « on fera comme bon me semble », mais il ne vous est jamais venu à l'esprit de nous consulter pour que l'on rassemble nos idées. Or, j'ai parcouru votre profil LinkedIn... Vous n'avez pas la moitié de mon expérience en recrutement. J'ignore quel manche vous avez dû asti...

— Ça suffit!!

Montignon interrompit ma grossièreté d'une voix si tonitruante que, pour la première fois, je me sentis véritablement intimidée.

Je ne savais pas quelle mouche m'avait piquée, mais j'allais sérieusement payer cet acte de folie passagère.

La boule au ventre, je tentai de maîtriser mon appréhension grandissante pour ne pas ployer sous les invectives de mon patron.

J'essayai un nouveau postillon sur ma joue. À compter de ce moment, la salle de réunion se transforma en scène de crime. Jamais Montignon et moi n'avions davantage été sur la même longueur d'onde que ce jour-là : on voulait du sang! Je quittai la pièce de façon théâtrale, repoussant bruyamment ma chaise et claquant la porte. Dans mon dos, Lou sanglotait, alors que

Martine et Manu ne pipaient mot. Patricia avait dû profiter du vacarme ambiant pour éteindre discrètement son micro et s'éclipser de la réunion. Mon boss continuait, lui, à hurler à tout vent. Il me poursuivit dans le couloir et jusqu'à mon bureau.

Là, il s'arrêta de parler et me fit subir son supplice préféré : un silence glacial. Il planta son regard dans le mien. En temps normal, je me serais forcée de jouer à son jeu, toutefois je sentais qu'il me fallait lui offrir cette victoire pour garder mon emploi. Je baissai donc les yeux. Sadique, il resta figé un long moment devant moi, un rictus triomphant au coin des lèvres. Lorsqu'il reprit enfin la parole, mon appréhension se mua en panique.

— Je suggère que vous preniez dès à présent votre pause. Vous reviendrez pour 13 h 30. Directement dans mon bureau. Vous et moi aurons alors une petite conversation.

Il avait dit cela d'une façon presque mielleuse, mais je n'étais pas dupe. Plus le timbre de sa voix était agréable, pire serait le châtiment. M'efforçant de retrouver un tant soit peu de dignité, même feinte, j'attendis qu'il tourne les talons, attrapai mon sac et quittai l'agence aussi dramatiquement que la salle de réunion.

Les portes qui claquent, c'est ma marque de fabrique !



## CHAPITRE 2 : UN TRUC DE DINGUE

***Conseil n° 12 :** Les lecteurs aiment croire qu'ils ont tout compris avant qu'on le leur explique. Offrez-leur ce plaisir. Laissez vos protagonistes s'imaginer qu'ils vivent leur plus belle vie, alors que les lecteurs devinent déjà que ce rêve prendra bientôt fin.*

Le soleil s'était caché derrière un gros nuage, mais ma colère, mon animosité et mon sentiment d'humiliation me tenaient chaud cette fois-ci et ce fut en nage que j'arrivai chez moi.

S'il y avait bien un endroit qui pouvait me calmer, c'était mon appartement et la superbe vue qu'il m'offrait sur les montagnes. Situé au cœur de la vieille ville colorée d'Annecy, dans l'une de ses rues les plus visitées et les plus bruyantes, il demeurait cependant mon havre de paix. Peu m'importait les touristes estivaux, le marché trois fois par semaine ou les fêtards qui braillaient sous mes fenêtres, j'avais le sommeil lourd et la capacité – ô combien merveilleuse – de me couper du monde.

Dire qu'il était petit tenait de l'euphémisme : ses trente-deux mètres carrés accueillait dans une seule et même pièce cuisine, salon et chambre à coucher. Chez moi, tout était multifonctionnel. La table basse servait à la fois de bureau, de table à manger ou de chevet et de repose-pied, tandis que, tous les soirs, mon canapé se transformait en lit pour retrouver sa fonction initiale à l'aube.

Il n'y avait pas un centimètre carré de mur qui ne soit occupé par une bibliothèque ou une étagère – elles-mêmes remplies de livres en tous sens –, une citation d'un auteur illustre ou un dessin de Juliette, ma talentueuse meilleure amie. Le sol, quant à lui, était recouvert de tapis et de coussins aux couleurs flamboyantes.

Pour utiliser au maximum l'espace, j'avais acheté bon nombre de plantes suspendues. Lierre, fougère et philodendron décoraient ainsi la surface aérienne. J'aurais pu être architecte d'intérieur chez Ikea, si tant est qu'ils proposent une chambre ambiance bazar! Enfin, quelques bougies et bâtons d'encens parfumaient la pièce selon mon humeur et offraient la touche finale à mon petit coin de paradis.

La grande majorité des gens le détestaient pourtant, s'y sentant oppressés et suffoquant sous la fumée d'encens mêlée à celle de mes cigarettes. Il y avait, d'après eux, trop de couleurs, trop de livres, trop d'objets qui s'entremêlaient les uns aux autres sans qu'aucun ne soit réellement à sa place. Ils n'étaient pas à l'aise dans ce capharnaüm. Moi, en revanche, je m'y sentais apaisée et sereine.

Il était minuscule, son loyer exorbitant, mais pour rien au monde je n'aurais quitté mon appartement.

Je sortis deux tranches de pain du congélateur et les posai sur une assiette. En attendant qu'elles décongèlent, je décidai de me griller une clope. Sitôt après avoir emménagé, j'avais pris la mauvaise habitude de fumer dans mon salon-cuisine-chambre. Je n'avais pas de balcon ni la moindre envie de descendre et de remonter les trois étages qui me séparaient de la cour intérieure. Au début, je ne m'intoxiquais les poumons qu'à la fenêtre, mais les premières pluies et l'arrivée de l'hiver m'avaient rapidement découragée. Alors, j'avais acheté des bougies, de l'encens et du

papier d'Arménie. « Bois de santal », « Vétiver des Caraïbes » et « Résine de benjoin du Laos » triomphaient ainsi de « Cendres de Marlboro Light ». J'avais beau fumer comme un pompier, je ne supportais pas de m'endormir dans une odeur de tabac froid.

Encore passablement énervée malgré le changement d'atmosphère, je calmai mes nerfs sur ma cigarette que j'achevai en quelques longues bouffées. L'envie de manger m'étant passée, j'attrapai mon carnet de notes et un stylo.

Dans la vie, j'avais une grande passion : l'écriture. Le reste n'était que petits plaisirs. Comme il était impensable d'écrire sans avoir lu une multitude de chefs-d'œuvre et d'auteurs inspirants au préalable, je dévorais les livres. J'avais une prédilection pour le contemporain, mais je lisais de tout : des classiques, de l'imaginaire, du feel-good, des romans historiques, policiers, érotiques, etc. J'avais seulement du mal avec le développement personnel et il était hors de question que je m'empêche de dormir avec de l'épouvante.

Deux ouvrages avaient pendant longtemps reçu une attention toute particulière, ne quittant pas ma table de chevet lorsque je recevais l'un ou l'autre amant. J'avais fait le constat malheureux que le sexe était souvent décevant et avais donc tenté d'y remédier à grands coups de littérature. Ainsi, au-dessus de mon habituel livre de référence, *Le Petit Robert*, j'en avais placé un autre : *Jouissance Club*.

Excitant, n'est-ce pas ? Un dictionnaire et un bouquin qui parle de plaisir... La stimulation de l'esprit et du corps...

La couverture du second présentant des dessins assez explicites, je ne doutais pas que le regard des hommes s'y attarde. J'avais longtemps nourri l'espoir que l'un d'entre eux ose le feuilleter sitôt que j'avais le dos tourné. J'avais multiplié les allers-retours aux toilettes dans cet unique but. J'avais abandonné mes

espérances lorsque j'avais retrouvé Florent, aventure passagère, occupé à jouer avec son téléphone, et qu'il s'était inquiété de savoir si j'avais une cystite. Par la suite, les autres n'avaient pas davantage brillé par leur sagacité. Le dictionnaire, c'était plutôt une douce utopie. Si seulement l'un d'entre eux avait pu l'ouvrir un jour, il aurait constaté à quel point ses textos étaient bourrés de fautes!

Mais si le sexe n'avait pas fonctionné, imaginez l'orthographe...

Sitôt rassasiée des histoires des autres, j'écrivais les miennes. Il m'arrivait de passer des heures, les fesses calées sur mon coussin de sol, l'ordinateur portable posé sur la table basse, à pianoter sur les touches du clavier, à chercher le terme le plus adéquat, le plus légitime, celui qui donnerait vie à mon idée. Lorsqu'il faisait trop beau et que j'avais des remords à rester enfermée, je prenais mon carnet, un stylo et j'allais m'asseoir sur les berges du lac. Inspirée par l'eau cristalline et les montagnes alentour, j'écrivais alors mes plus belles histoires. À ce jour, aucune d'elles n'avait encore été publiée, mais je ne doutais pas que le succès viendrait. Je le méritais.

Serrant entre deux doigts le pendentif à mon cou – une plume trempant dans un encrier –, j'ouvris de l'autre main mon carnet sur une page vierge et y notai quelques tournures de phrases, de jolis mots, des idées pour de futurs textes. Rien de bien transcendant. À vrai dire, je n'avais rien écrit de bon depuis longtemps. D'ordinaire, j'avais toujours un sujet en arrière-plan qui attendait d'être couché sur le papier, une illumination qui me traversait l'esprit quand je ne l'attendais pas, une idée qui s'imposait à moi comme une évidence. J'avais toujours su inventer des histoires, mais là, j'étais en panne d'inspiration. Je gribouillais, je raturais. C'était mauvais. Je relus mes notes. C'était pire que tout.

Même si l'écriture avait des vertus thérapeutiques, le stress et la colère lui nuisaient inmanquablement. Il ne fallait donc pas que je m'attende à pondre un chef-d'œuvre aujourd'hui.

De toute façon, mon chef-d'œuvre, je l'avais déjà fini et envoyé à un grand nombre de maisons d'édition. Mon roman était excellent, j'en étais certaine. Encore fallait-il désormais que d'autres en soient également convaincus. C'était là que le bât blessait car, jusqu'à présent, je n'avais reçu que des réponses négatives.

Je n'en étais pas à mon coup d'essai, je leur avais déjà adressé trois manuscrits mais, à chaque fois, j'avais eu droit au même message vague et impersonnel. Pourtant, mon dernier récit était de loin le meilleur. Il avait toutes les qualités requises pour être publié : de l'émotion, de l'aventure, du mystère ; une intrigue bien ficelée, des personnages attachants ; des thèmes d'actualité abordés avec un esprit ouvert ; un humour subtil et un style agréable... Bref, même si je ne tarissais pas d'éloges à propos de mon roman, il semblait qu'aucun éditeur n'en fasse autant.

« Si tout a raté pour moi, si je suis dans l'ombre, ce n'est pas ma faute mais celle du public qui n'a rien compris », chantait Charles Aznavour et j'étais complètement d'accord avec lui. Je refusais toutefois de devenir aigrie, j'avais déjà suffisamment de défauts comme ça ! C'est pourquoi, sitôt un roman achevé, je commençais le suivant. Les sujets ne manquaient pas et j'avais de l'inspiration à revendre. Jusqu'à récemment, du moins...

Ni les cigarettes ni l'écriture n'étant parvenues à me calmer, je décidai que je pouvais bien m'infliger une peine de plus. J'ouvris ma messagerie, prête à vivre un énième échec ou à ne rien vivre du tout, puisque de nombreuses maisons tardaient à me répondre. Ce fut donc mi-étonnée, mi-blasée que je découvris un nouvel e-mail dans ma boîte de réception. Je l'ouvris.

« Chère Madame,

Nous vous remercions pour ce manuscrit dont nous avons pris connaissance avec intérêt. »

Jusque-là, aucune surprise. Intérieurement, je récitais déjà les prochains mots qui, à peu de chose près, ressembleraient à : « Après lecture de votre ouvrage, nous sommes malheureusement au regret de vous annoncer que notre comité de lecture n'a pas retenu votre livre. » Mais je me trompais.

« Face à la frilosité des éditeurs traditionnels, nous avons à cœur de révéler de nouveaux talents avec des moyens tout aussi professionnels et un investissement de l'équipe à la hauteur de celui demandé à l'auteur. »

Tiens, ils prennent des détours, me dis-je en poursuivant rapidement ma lecture.

« Nous nous permettons de vous envoyer cet e-mail, car votre manuscrit a reçu un accueil favorable de la part de notre comité de lecture, en vue de sa publication.

Nous serions donc intéressés par l'intégration de votre ouvrage dans notre catalogue. Nous vous prions de trouver ci-joint notre proposition de contrat. »

C'était signé Joël Charvin, des Éditions Prémisses.

Je restai un long moment sidérée, incapable de bouger, incapable de penser. J'oubliai même de respirer. Quand, enfin, j'inspirai une bouffée d'air, je fus prise de vertige et manquai de tomber. Sans que je puisse les contenir, des larmes se mirent à couler le long de mes joues. Le bonheur venait de me foudroyer.

C'était donc ça, l'exaltation! De l'apnée, un étourdissement, un sentiment de joie intense, un visage inondé.

Mon cœur se mit à battre la chamade. Je crus friser l'arrêt cardiaque. Il fallait que je me calme. Ce serait bête de mourir aux portes de la gloire! J'avais tellement rêvé de ce jour où mon talent serait enfin reconnu, où l'on me donnerait enfin ma chance que j'étais submergée par les émotions. Mes mains tremblaient, ma tête bourdonnait, mon cœur s'emballait, mes jambes flageolaient. Je tentai de me maîtriser et de reprendre un peu de contenance. Avant de m'emballer davantage, il me fallait d'abord vérifier le contrat. Après tout, n'était-ce pas trop beau pour être vrai? Je m'étais déjà tant illusionnée, je ne pouvais décemment pas m'abandonner aussi rapidement à l'ivresse de la joie.

Je balayai l'e-mail du regard, à la recherche de la pièce jointe indiquée, mais ne la vis pas. Oublier de joindre un fichier, c'était un coup classique. Tant pis! Je devrais me montrer patiente.

Je répondis à Joël, mon nouveau meilleur ami, que je serais ravie d'étudier sa proposition si seulement il lui était possible de me l'envoyer. Puis, en mon for intérieur, je décidai qu'après tout, peu importait son contenu; ce qui comptait, c'était que l'on me propose – enfin – un contrat. Je me laissai aller au bonheur et me mis à gesticuler en faisant la danse de la victoire dans mon appartement. Cette danse, mon amie Juliette et moi l'avions inventée quand elle avait 12 ans et moi 11. Nous l'avions agrémentée de quelques mouvements, mais, dans l'ensemble, elle n'avait pas tellement

changé depuis toutes ces années. Elle était parfaitement ridicule et c'était ce qui nous plaisait.

Il faut absolument que j'appelle Ju, pensai-je une fois le dernier mouvement exécuté – un trémoussement descendant du corps, un dandinement des hanches, une main sur le nez et l'autre en l'air.

Je cliquai sur son nom dans les favoris de mon téléphone. Malheureusement, je tombai sur son répondeur. Je voulais qu'elle soit la première à apprendre la nouvelle de mon succès imminent, mais pas par message vocal. Tant pis, je la lui annoncerai ce soir. De toute façon, nous avons prévu de nous retrouver après le boulot, comme presque tous les vendredis. Je ne pus toutefois résister à l'envie de lui envoyer un texto :

« J'ai un truc de dingue à te dire. Vivement ce soir ! »

« Un truc de dingue », oui, c'était bien ça.

Parfois, il ne sert à rien de choisir un vocabulaire relevé. En certaines occasions – et celle-ci en faisait partie –, les mots les plus simples restent les plus appropriés.

Et c'était la dinguerie la plus dingue de toute ma vie. Depuis que j'avais appris à manier un stylo, je rêvais d'être autrice. Quand d'autres petites filles se voyaient déjà chanteuses ou princesses (de nos jours, elles doivent plutôt rêver de devenir influenceuses), je ne songeais qu'au fait de signer des dédicaces au salon du Livre en compagnie de mes héros : René Barjavel, J. R. R. Tolkien, Charles Dickens, Mark Twain, Enid Blyton, Johanna Spyri et les frères Grimm...

Certes, tous étaient morts, mais il s'agissait là d'une réflexion bien trop rationnelle pour mon esprit de l'époque.

L'imagination n'a que les limites qu'on lui impose et les limites, ça n'avait jamais été mon truc ni le fait de m'imposer quoi que ce soit d'ailleurs.

Aujourd'hui, j'avais reçu la confirmation que mon rêve ne tarderait pas à se réaliser et c'était donc, sans aucun doute, le plus beau jour de ma vie! Rien ne pouvait le gâcher, pas même Montignon et ses remontrances.

*Tiens, Montignon...*

Je retournai brusquement à la réalité et regardai ma montre. Merde, j'allais à nouveau être en retard! Je refermai d'un coup sec l'écran de mon ordinateur, perdis dix secondes à recoller les stickers qui se détachaient du capot – il devait y en avoir une bonne vingtaine, que j'ajoutais ou que je retirais au gré de mes humeurs, du « I love Annecy » local au « *We Can Do It!* » féministe en passant par Grumpy Cat (dont j'avais brièvement hérité du pseudo) ou le célèbre logo des Stones –, j'attrapai une tranche de pain que je fourrai directement dans ma bouche, j'empoignai la deuxième et je me précipitai dans la cage d'escaliers que je dévalai. Je décidai d'outrepasser mon aversion et courus jusqu'à l'agence. J'avais déjà suffisamment mis l'hyène en rogne pour aujourd'hui et j'étais d'humeur bien trop festive pour me disputer encore.



## CHAPITRE 3 : C'EST QUOI CE TON PATERNALISTE ?

***Conseil n° 10 :** Ne décrivez pas un personnage secondaire pendant mille ans. On se moque de savoir que le collègue de bureau de votre héroïne a un seul testicule et une chienne appelée Roxxy. À moins qu'elle ne se le tape, le collègue. Et là encore, seul l'unique testicule aura de l'importance.*

À peine étais-je rentrée dans l'agence que Manu m'interpella :  
— Jean-Pierre t'attend. Je te préviens, il est vénère de chez vénère. T'aurais pu faire un effort et arriver en avance pour une fois. Je sais que ce ne sont pas mes affaires, mais tu as abusé ce matin...

Son ton passif-agressif m'agaça aussitôt. En temps normal, je lui aurais cloué le bec. J'étais néanmoins bien trop heureuse – et essoufflée – pour m'emporter à la première remarque déplacée. Il avait de la chance, je ne rétorquerais rien.

Ce fut donc en l'ignorant superbement que je déposai mon sac à main sur ma chaise et que je filai vers le bureau de Jean-Pierre, puisque les prénoms étaient de nouveau d'actualité.

Son « vous êtes en retard » glacial ne parvint pas à me débarrasser de mon air guilleret. Je lui servis un sourire béat en guise de réponse. Mal m'en prit ! J'avais décidé de la jouer profil bas, mais le grand manitou interpréta mon bonheur comme un énième signe d'insolence de ma part et se mit à me hurler dessus.

Son visage s'empourpra et je notai pour la première fois une veine qui grossissait sous sa tempe gauche. Le pauvre homme avait l'air de souffrir à s'époumoner de la sorte.

Je me demandais comment une attitude aussi ridicule pouvait impressionner qui que ce soit. Pourquoi mes collègues le laissaient-ils avoir autant d'emprise sur eux ?

Toutefois, Montignon avait l'art et la manière de déstabiliser son interlocuteur. Il soufflait le chaud et le froid, complimentait sa victime avant de la poignarder. Les réactions de ce patron lunatique nous échappaient totalement. Avec lui, il était impossible de savoir sur quel pied danser. J'étais lasse de subir, jour après jour, son joug tyrannique, lasse de venir travailler avec des pieds de plomb, lasse de courber l'échine face à un homme qui ne méritait pas mon respect.

Et je suis lasse qu'il me gâche la journée, marmonnai-je en moi-même en observant sa veine prendre de l'ampleur.

Je la fixai un très long moment avant de m'apercevoir que le calme était revenu dans la pièce et que mon directeur me devisageait.

Que me voulait-il ? Attendait-il une réponse ? M'avait-il posé une question ?

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il avait raconté ni du temps qui s'était écoulé.

Je vous l'ai dit, j'ai une forte capacité à me couper du monde extérieur, alors quand celui-ci implique un patron qui me hurle dessus, j'active mon mécanisme d'autodéfense.

Avec un soulagement naïf, je vis les traits de Jean-Pierre se décrisper et sa veine dégonfler. Son visage s'adoucit, son regard aussi. Je songeai au fait que mon silence avait dû le calmer. Puisque j'étais si prompte à élever la voix et à m'emporter, tout comme lui, il devait s'imaginer que je me montrais enfin docile. Il n'avait donc plus de raison de crier. Cependant, ce fut d'une voix mielleuse et

condescendante à souhait qu'il gâcha tout.

— Je ne dis pas que vous n'avez que des défauts, Joanna. Je suis bien conscient de vos qualités. Toutefois, j'aimerais que vous vous rappeliez que c'est moi le directeur et que vous ayez davantage de respect pour mon titre et mon autorité. Vous êtes une grande fille; il est temps que vous appreniez à gérer votre comportement.

Il n'en fallut pas plus pour que j'oublie mes bonnes dispositions et que je retrouve ma véhémence naturelle.

— Non, mais, je rêve là ou vous venez de me traiter de grande fille? C'est quoi, ce ton paternaliste?

Probablement surpris par mon brusque changement d'attitude, mon boss et sa veine s'emballèrent. Il hurla et me menaça de plus belle.

— Si vous ne me présentez pas immédiatement des excuses, je vous licencie!

Il se dégageait tellement de complaisance dans son allure, il semblait si fier d'être le mâle alpha qui tenait mon avenir professionnel entre ses mains que j'avais envie de lui fracasser la figure. C'était censé être la plus belle journée de ma vie et cet imbécile me mettait hors de moi.

D'une manière ou d'une autre, il fallait que je relâche la pression. Comme on ne m'avait pas appris à courber l'échine et que j'étais bien trop maigre pour me battre, j'utilisai mes armes : les mots. Et puisque quelques mots employés à bon escient valent mieux qu'un long discours, je fus brève et concise :

— Vous pouvez crever pour des excuses. Et ce n'est pas la peine de me virer. Je démissionne.

Son air aussi déstabilisé qu'outré valait tous les applaudissements d'un public galvanisé par ma joute verbale. Je pris le temps de savourer son incrédulité, puis me levai nonchalamment et passai l'encadrement de la porte. Je retournai à mon bureau sous le regard

ahuri de Martine et de Manu qui ne bronchèrent pas.

Impossible qu'ils n'aient pas entendu notre conversation. On avait dû divertir tout l'immeuble. Avaient-ils peur de raviver la colère de Jean-Pierre ou la mienne ? Je l'ignorais et m'en fichais pas mal. Ils n'allaient pas me manquer, ces deux-là.

Je jetai un coup d'œil du côté de Lou, qui se mouchait discrètement. Je voyais bien qu'elle retenait ses larmes. Il faudrait que je lui prodigue un ou deux conseils avant de partir, pour qu'elle s'endurcisse un peu.

J'allumai mon ordinateur et ouvris une page vierge sur Word sur laquelle j'écrivis : « Objet : Lettre de démission ». Je souris et poussai un soupir de satisfaction. Décidément, cette journée resterait gravée dans les annales : en plus de devenir une écrivaine reconnue, je n'aurais plus jamais à m'inquiéter pour un job que je détestais.

À moi la gloire, à moi la liberté ! scandai-je en mon for intérieur.

Je passai l'après-midi à faire du tri sur l'ordinateur. Certes, j'aurais un préavis à honorer mais, compte tenu de la situation délicate, je ne voulais pas courir le moindre risque. Jean-Pierre pourrait venir fouiller dans mes affaires et il en était hors de question. Il me fallait donc me débarrasser de tous les dossiers compromettants. Je commençai par supprimer tous mes e-mails personnels. J'enchaînai sur mon historique internet et achevai l'opération « Tout doit disparaître » par l'élimination de tous les documents téléchargés n'ayant pas de lien avec mon travail.

Enfin, mon travail actuel s'entend, car cela comprenait mes recherches et mes documentations sur la concurrence. J'avais postulé auprès d'autres agences, toutefois aucun des salaires offerts n'excédait le mien. J'avais également tenté ma chance en Suisse, mais les Genevois se montraient particulièrement réticents à l'embauche de frontaliers. J'étais donc restée à mon poste.

Je pris soin de vider la corbeille. C'était fou le nombre d'heures

que j'avais pu passer à faire autre chose que du recrutement ! Du moins, depuis le changement de direction.

Peu avant l'heure de son départ, je proposai à Lou de m'accompagner pour une cigarette. J'en profitai pour lui promulguer des conseils avisés tels que « Ne te laisse pas faire par l'hyène » et « Change de secteur tant qu'il est encore temps ».

— Tu vas me manquer, dit-elle en m'adressant un sourire triste. Tu es la seule en qui j'ai confiance ici. Tu ne triches pas, toi.

— Et regarde où ça m'a menée ! gloussai-je. Non, je plaisante, c'est la meilleure chose qui pouvait m'arriver !

Je ne résistai pas à l'envie de lui parler de la fulgurante carrière qui m'attendait et, lorsque je vis l'admiration briller dans ses yeux, je me gorgeai de fierté.

— Waouh ! lâcha-t-elle. Waouh, waouh, waouh !

Il ne m'en fallait pas plus.

*Merci, Lou.*

Nous nous séparâmes sur la promesse d'une dédicace. De toute façon, nous allions nous revoir lundi. L'heure n'était donc pas aux adieux.

Manu et Martine partirent environ une heure plus tard, de sorte que je me retrouvais à présent toute seule dans l'espace commun. Nos horaires avaient été aménagés de telle manière que j'étais la dernière à arriver au bureau, mais également la dernière à le quitter, ce qui, compte tenu du programme du club de sport sur lequel ma fenêtre offrait une vue plongeante, n'était pas pour me déplaire.

Je jetai un œil à ma montre. Les aiguilles me confirmèrent que le cours de capoeira n'allait pas tarder à commencer. J'allais bientôt pouvoir m'accorder les quelques minutes de matage hebdomadaire en bonne et due forme. Parmi les danseurs-lutteurs, l'un avait particulièrement accroché mon regard. Grand, des abdominaux

bien dessinés, le teint hâlé, de longs cheveux sauvages... Je l'imaginai brésilien comme l'art qu'il pratiquait et l'avais surnommé Thiago.

La notification d'un message m'extirpa de mes fantasmes d'adolescente.

Ju : « Génial ! Hâte d'entendre ça ! Café des Arts ? Quelle heure ? »

Moi : « Parfait. À l'heure à laquelle se prennent les mauvaises décisions... »

J'avais inventé cette réplique une fois que nous avions manifestement exagéré sur l'apéro. Cette expression désignait donc l'heure à laquelle avait commencé l'apéro. Juliette s'en souviendrait-elle ?

Ju : « 18 h ? »

Moi : « T'es la meilleure ! »

Plus que cinq minutes et je serais enfin autorisée à quitter l'agence. Je n'avais pas vu Jean-Pierre s'en aller, ce qui signifiait qu'il devait ruminer dans son bureau. J'attendais donc le dernier moment pour lui remettre ma lettre de démission. Je voulais être sûre de pouvoir m'éclipser illico presto.

J'éteignis mon ordinateur après avoir lancé les mises à jour d'usage. Un coup d'œil jeté par la fenêtre m'informa de l'arrivée de mon beau Brésilien. Après mes deux mois de préavis, je ne le verrais plus, à moins de m'inscrire à un cours de capoeira, ce dont je n'avais pas vraiment envie.

Tant pis, pensai-je. De toute façon, aujourd'hui, j'ai la concrétisation d'un autre fantasme à célébrer !

J'envoyai un baiser à la vitre, je rassemblai mes affaires et me

dirigeai vers le bureau de mon patron. Je toquai à la porte. Aucune réponse. J'entrai tout de même. Il n'y avait personne. Le porte-manteau était vide et son attaché-case ne traînait plus à côté de sa chaise à roulettes. Quand est-il parti? me demandai-je. Qu'à cela ne tienne, tant mieux pour moi! Je déposai ma lettre à côté de son clavier. Je m'arrangeai pour glisser la feuille sous sa tasse « *I'm the boss* », généreusement offerte en guise de cadeau de bienvenue par ce lèche-bottes de Manu. J'espérais qu'il y verrait une dernière atteinte à son autorité, un ultime sarcasme. J'enclenchai l'alarme, je baissai le volet de métal et refermai la porte de l'agence à clé.

Mon téléphone sonna.

« Tiens, ça faisait un bail! » dis-je à voix haute en découvrant l'émetteur.

Je fis la moue, évaluant mes perspectives : prendre l'appel et risquer de me fâcher avec un deuxième mâle décevant aujourd'hui ou l'ignorer et poursuivre, guillerette, mon chemin. Vu ainsi, le dilemme n'en était pas vraiment un. Je laissai mon portable sonner.